

## Une renaissance artistique

*Searching for Sugar Man*, de Malik Bendjelloul, Royaume-Uni, 2012

Maïté Snauwaert

Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2014). Compte rendu de [Une renaissance artistique / *Searching for Sugar Man*, de Malik Bendjelloul, Royaume-Uni, 2012]. *Spirale*, (247), 12–13.

# Une renaissance artistique

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

## SEARCHING FOR SUGAR MAN

de Malik Bendjelloul

Royaume-Uni, 2012.



*Searching for Sugar Man* de Malik Bendjelloul.

Après *Neil Young: Heart of Gold* en 2006 et *Neil Young Trunk Show* en 2009, le troisième documentaire de Jonathan Demme — réalisateur du *Silence des agneaux* (1991), de *Philadelphia* (1993) et, plus récemment, de *Rachel Getting Married* (2008) — sur l'un des chanteurs canadiens les plus célèbres au monde, Neil Young, propose un portrait fade et en surface d'un artiste en pleine lumière, dont la car-

rière ronronnante s'achève. Peu recherché et peu documenté, *Neil Young Journeys* (États-Unis, 2011), réduit le pluriel de son titre à quelques anecdotes ténues sur l'enfance ontarienne du chanteur, pour devenir bien vite un film de concert comme un autre.

*Searching for Sugar Man*, par contraste, est la première réalisation cinématographique d'un jeune documentariste

suédois, Malik Bendjelloul, sur un chanteur-compositeur absolument oublié des années soixante-dix, et récemment redécouvert, Sixto Rodriguez. La chanson de ce dernier, *Rich Folks Hoax*, remarquable, sert de générique de fin au film de Guillaume Canet *Les petits mouchoirs* (France, 2010) et sa notoriété soudaine en Europe et en Amérique du Nord va grandissant depuis la sortie du documentaire.

## DESTIN CONTRAIRE

Sixto Rodriguez, ou Rodriguez, renonça à une carrière musicale après l'insuccès majeur de son deuxième album et l'abandon subséquent par son label de disques (non sans exploitation de ses droits d'auteur). Le très beau film que lui consacre Bendjelloul, récipiendaire de l'Oscar du meilleur documentaire en 2013, se déroule en alternance à Detroit, où Rodriguez n'a jamais cessé de vivre, et à Cape Town en Afrique du Sud où, pendant les trente années où il demeurait ignoré en Amérique du Nord, il jouissait d'une notoriété populaire immense — inconnue de

penser qu'il n'était peut-être pas « taillé » pour l'entreprise de la gloire, son dur labeur assaisonné de chance. On sent le caractère aléatoire du succès et combien les rencontres utiles comptent autant, sinon plus, que le talent — ce talent évident dans les deux albums écrits coup sur coup par Rodriguez, aussi inventifs dans leurs arrangements musicaux que dans l'écriture des textes. Devant son visage qui pourrait être philippin ou japonais aussi bien que mexicain, on se demande s'il était possible qu'il emporte à l'époque l'adhésion unanime requise pour un succès de masse comme celui d'un Bob Dylan ou d'un Neil Young. Émissaire de son

ans, qu'il commençait à se produire dans les bars, à affirmer son esthétique et ce qui deviendrait sa légende. Celle-ci le rejoint au final lorsque — c'est ce qu'on pourrait appeler la beauté Cendrillon du film —, grâce à la découverte de son succès à l'autre bout du monde (et à la surprise réciproque, pour ses fans, de savoir qu'il est toujours vivant), il est invité à se produire en concert à Cape Town devant des publics de cinq mille personnes. Mais l'on sent qu'il est trop tard : si la joie de la reconnaissance est visible sur son visage, comme est visible celle de la performance publique, alors qu'il est affaibli par l'âge, frêle figure flétrie sur scène, figure enveloppée de noir dans les rues de Detroit ; si cette joie arrive encore, enfin, on pressent qu'elle ne défait pas, qu'elle ne refera pas la vie non vécue que la vieillesse est venue déposer sur lui.

*Dans le portrait cinématographique qu'en fait Bendjelloul, le talent et le physique de Rodriguez sont à l'image l'un de l'autre : à la fois vifs et mélancoliques ; jeunes et pleins de sourires et d'espoir ; porteurs cependant d'une désillusion.*

lui. Ses deux albums, enregistrés sur vinyle, y étaient copiés par des auditeurs en pleine lutte contre l'apartheid, qui trouvaient dans les paroles irrévérencieuses des chansons de *Cold Fact* (1970) et *Coming from Reality* (1971) un écho à leurs revendications sociales. La nouvelle production, en Afrique du Sud, desdits albums, ignorée de leur auteur, a suscité une enquête aventureuse de la part d'un journaliste et d'un amateur pour retrouver l'artiste dont la mythologie prétendait, expliquant son silence et sa disparition, qu'il s'était suicidé sur scène trente ans auparavant.

*Searching for Sugar Man* est une véritable recherche ; une enquête en profondeur réunissant un matériel riche d'entretiens délicatement juxtaposés. La composition du film laisse au spectateur la liberté de se faire sa propre idée sur ce qui a pu dévier la trajectoire prometteuse de Sixto Rodriguez, tout en suggérant que cette trajectoire, avortée puis tardivement retrouvée, est l'envers du *show-business* et du *star system*, qui ne sont pas des méritocraties. Devant la fragilité de l'homme drapé de son long manteau sombre, maigre contre le vent, on se prend à

temps : « *The system's gonna fall soon / to an angry young tune* », il était peut-être trop tôt pour qu'il en soit le symbole. Rodriguez est venu trop tôt, ou trop tard, victime peut-être d'une Amérique encore impitoyable pour ses immigrants visibles. Mais le film montre combien il y a tout à connaître d'un artiste négligé par l'histoire, par le monde de la musique, et qu'il est encore temps pour nous de rencontrer, d'aimer.

## L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

Malik Bendjelloul alterne des images contrastées et poignantes qui portent en elles une mélancolie, un regret de ce qui n'a pas été. Il suit ou plutôt remonte l'intrigue au sens fort — car nous sommes de bout en bout intrigués, et nous le demeurons une fois le film achevé —, qui dissimule ses racines dans les deux vies de Sixto Rodriguez. Celle, réelle, chiche, qu'il mène encore à Detroit, un Detroit encore plus désolé depuis la crise économique de 2008, dont les plans d'hiver contribuent à communiquer la misère triste, la langue désaffectée, la solitude longue. Et celle, brillante, pleine d'une nuit magique, qui lui semblait promise lorsqu'il avait vingt

Sixto Rodriguez est « tardif » dans sa reconnaissance différée, dans son succès non parvenu jusqu'à lui alors qu'il existait, dans sa façon d'avoir duré contre le temps. Conservé dans la naphtaline avant d'être ressuscité, on entend aujourd'hui son sens remarquable de la mélodie et ses textes socialement engagés dans la réalité états-unienne : il suffit d'écouter l'actualité étonnante de *Establishment Blues* pour s'en convaincre. Dans le portrait cinématographique qu'en fait Bendjelloul, le talent et le physique de Rodriguez sont à l'image l'un de l'autre : à la fois vifs et mélancoliques ; jeunes et pleins de sourires et d'espoir ; porteurs cependant d'une désillusion. Le film rend justice à cette poétique du tardif, faisant résonner sa mélancolie dans ses images, dans le *timing* de son montage qui fait jaillir l'homme et l'artiste dans la lumière (et pas seulement celle du concert final, mais celle aussi qui se dégage du visage de ses filles lorsqu'elles évoquent leur père).

Le réalisateur sait, en filmant ses silences, préserver l'humilité secrète qui confère à l'homme et à l'artiste Sixto Rodriguez son ombre et sa complexité. Son film indépendant, élégant, exigeant, ne craint pas d'exposer les contradictions et, pudique autant que son sujet, sait allier avec doigté l'artistique et le biographique. La vie à contre-courant de Rodriguez, à contre-emploi peut-être, dont l'aval retourne vers l'amont, s'inaugure ainsi tardivement avec la rencontre de cette bonne étoile. ┘